

Supplément au SOP n° 309, juin 2006

SPIRITUALITÉ DE LA LIBERTÉ

Intervention de Lydia OBOLENSKY-D'ALOISIO,
agrégée de l'Université, membre du conseil de l'ACER-MJO
(Mouvement de jeunesse orthodoxe),
faite dans le cadre d'une session de l'association
« Amitié – Rencontre entre chrétiens »

(Arras, Pas-de-Calais, 11 juillet 2005)

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :
Voir en dernière page*

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être cités avec l'indication de la source : SOP. Par contre, aucun texte ne peut être reproduit, de quelque manière que ce soit, sans l'accord explicite de la rédaction. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 309.A

SPIRITUALITÉ DE LA LIBERTÉ

Un préliminaire pour notre temps : orthodoxie et liberté

Dans notre Europe occidentale, qui est démocratique depuis des décennies, la liberté est incontestablement perçue comme un bien. C'est le cas en France tout particulièrement, où la liberté est une des composantes de la devise de la république : si les termes « égalité » et « fraternité » se voient souvent remplacés par des synonymes plus adaptés à la sensibilité de notre sociétés, (partage, équité, solidarité, tolérance...) le mot « liberté » ne semble pas vouloir se démoder. En Occident, la liberté sociale, civile et individuelle est reconnue comme une valeur positive, y compris par les chrétiens.

Cela n'a pas toujours été le cas. Les chrétiens se sont longtemps opposés à la Déclaration des Droits de l'homme, et la mémoire collective des sociétés européennes ne l'ignore pas et le retient comme un grief envers le christianisme. Peu importe à l'opinion de savoir que c'était à la négation implicite (ou explicite) de Dieu que résistaient les chrétiens par leur réticence face à un texte qui avait été promulgué par une révolution résolument engagée dans l'athéisme. On retient aujourd'hui dans l'opinion les réticences passées des chrétiens sans en comprendre les raisons, et on en conclut que les chrétiens sont opposés au principe de liberté civile et individuelle. On croit qu'ils préfèrent limiter ces libertés, ou tout au moins cultivent une relation ambiguë à la liberté et préconisent plutôt l'obéissance (probablement servile) à un Dieu qui commande ainsi qu'à des dignitaires religieux imbus des prérogatives de leurs fonctions.

Il se trouve que les chrétiens en Occident ont beaucoup évolué au cours du XX^e siècle ; l'accusation qui peut encore leur être faite d'être les opposants de la liberté civile et individuelle est injuste, ce qu'il conviendrait de faire comprendre à l'entourage non-chrétien : s'il est vrai que ce que les chrétiens appellent « liberté » semble différent de ce que l'on entend par « liberté » dans une société laïque, il ne s'agit, avant tout, *non pas d'une incompatibilité, mais d'un malentendu.*

Parmi les chrétiens d'Occident, il est dorénavant légitime, me semble-t-il, de compter les orthodoxes. Il existe, à mon sens, une orthodoxie enracinée en Occident. On peut le dire après plusieurs générations de présence des orthodoxes sur un sol historiquement irrigué et nourri par les chrétiens des autres confessions chrétiennes. Cette orthodoxie vécue localement ne peut pas ne pas se solidariser avec les défis locaux de la civilisation qu'elle habite, elle fait siens ces défis.

Il est important de signaler la solidarité des orthodoxes d'Occident avec la conception occidentale de la liberté civile car malheureusement, dans d'autres régions du monde il n'est pas injustifié de dire que les chrétiens (orthodoxes souvent) expriment clairement leur méfiance envers la notion de liberté. On entend régulièrement des voix, dans l'orthodoxie, condamner la

liberté individuelle, les droits de l'homme et la démocratie¹ comme des valeurs non chrétiennes et incompatibles avec la tradition orthodoxe. Ces voix n'expriment pas le point de vue communément partagé par les chrétiens orthodoxes d'Occident.

Acquérir la certitude de sa propre liberté

Pour les chrétiens comme pour ceux qui ne se reconnaissent pas dans le christianisme, la liberté est un sujet de préoccupation. Est-ce parce qu'on n'est pas sûr que la liberté existe ? Soupçonne-t-on un certain déterminisme du destin de l'homme ? Se dit-on que même si on se sent libre, cette sensation n'est qu'un leurre ? Cela peut aussi être que l'on se sent contraint dans sa liberté, opprimé, empêché d'agir à sa guise par des éléments extérieurs à soi. Cela peut aussi venir du sentiment, certainement très répandu aujourd'hui, d'être trop libre et de ne savoir que faire de sa liberté : on cherche alors un sens à sa vie et un critère à ses choix. Ces interrogations ne sont pas des questions spécifiquement chrétiennes.

On devrait pouvoir dire que pour un chrétien ces questions sont presque dépourvues de sens. Mais le chrétien vit dans un monde qui se pose en permanence des questions à propos de sa liberté et il est naturel que l'on s'approprie les questions de son entourage. Le citoyen, l'individu, l'éducateur, l'électeur voire le consommateur se pose beaucoup de questions sur la liberté, le chrétien (qui est, lui aussi, consommateur, citoyen, éducateur) les entend, entreprend d'y répondre et se trouve souvent embarrassé. Il finit par s'enliser dans les interrogations, n'est plus sûr d'être libre, et s'ils est sûr de l'être, ne sait souvent pas transmettre cette certitude à son entourage.

Dans une démarche de foi chrétienne, on peut certes apporter des réponses relativement simples aux interrogations sur la liberté : créé libre, l'homme reste libre, mais ne fait pas toujours le choix de la vraie liberté. Il se trompe et se choisit des priorités qui l'emprisonnent. S'il profitait en toute intelligence de la vraie liberté qui lui est donnée, la question de la liberté ne se poserait pas pour lui.

Il devrait suffire d'explicitier ces quelques affirmations pour dissiper les malentendus qui existent sur la liberté du chrétien. Mais parler de cette liberté n'est pas chose aisée : dès le début de la tentative on se heurte à de nombreuses contradictions. « Pourquoi Dieu a-t-il fait pousser un arbre si c'était pour en interdire les fruits ? Pourquoi s'il aime l'homme, n'a t-il pas pardonné Adam ? Pourquoi si Dieu a avec l'homme des relations personnelles, l'humanité entière semble-t-elle punie pour le péché d'un homme² ? Pourquoi le Christ qui est censé être fils de Dieu et immortel, n'est-il pas descendu de sa Croix alors qu'il le pouvait et ne s'est-il pas enfui pour échapper à son supplice ? Comment expliquer que Dieu, s'il existe, laisse advenir des maladies, des catastrophes naturelles, la mort, la guerre ? Pourquoi l'Église est-elle faible, peu inspirante, divisée dès les débuts de son histoire, voire déchirée par les conflits et les rivalités ? Pourquoi les chrétiens si éloignés de ce que le Christ leur a enseigné, ne sont-ils ni

¹ Cf. Déclaration du patriarche Alexis II de Moscou lors d'un concile local du patriarcat de Moscou qui s'est tenu en mars 2003, cf. *SOP*, n°276, mars 2003.

² On peut citer une formulation de ces questions que l'on trouve sur le site www.atheisme.com : « Pourquoi adorer un Dieu que l'on dit miséricordieux et qui condamne tous les hommes à cause du péché originel d'un seul (injuste) qu'il a lui-même créé et soumis à la tentation (pervers) et pour une histoire de pomme (mesquin) ? »

aimants ni charitables et vivent souvent, dans ce qui ressemble fort à une soumission dépourvue de toute autonomie, le contraire de ce qui leur est préconisé dans l'Évangile ? »

Les réponses à ces questions renvoient toutes au même paradoxe, celui de **la nature de la liberté dont l'homme a été doté par Dieu**. De cette liberté, les chrétiens eux-mêmes ne savent pas toujours expliquer la fondamentale nécessité.

Les apparentes contradictions renvoient à un seul et même paradoxe qui est difficile à expliquer et probablement plus facile à vivre. Dans le cas où les chrétiens réussissent ou pensent à expliciter ce paradoxe, ils oublient souvent de préciser que la liberté du chrétien est un paradoxe à vivre, et qu'il n'est pas facile de le mettre en pratique parce qu'on le perd facilement de vue par glissement. **Si on perd de vue le fait que la liberté vraie est paradoxale, on finit par ne plus savoir qu'on est libre, on se met à douter de sa liberté**. Et si les chrétiens eux-mêmes ne savent plus s'ils sont libres et pourquoi ils le sont assurément, il faut le leur répéter et l'expliquer afin qu'ils puissent se rassurer, et réapprendre à se comporter en homme libres, à vivre la spiritualité de la liberté et à leur tour partager cette liberté avec leur entourage.

Une nécessaire apologie du christianisme

Il semble, aujourd'hui comme probablement en tout temps, nécessaire de faire du christianisme une apologie formulée dans le langage de notre époque, notamment en ce qui concerne la liberté telle qu'elle est comprise, vécue et pratiquée par les chrétiens et telle qu'elle pourrait être partagée avec autrui, pour que le monde sache que l'homme peut être véritablement libre et que les chrétiens connaissent un moyen de vivre cette liberté.

Il serait important que cette apologie soit le fait des chrétiens tous ensemble. Le reproche d'absence de liberté ou d'atteinte à la liberté est fait à tous les chrétiens sans distinction de confession, il serait naturel que, tous ensemble, les chrétiens se sentent responsables les uns des autres dans leur témoignage et leur discours. Leur solidarité dans l'apologie favoriserait sans doute un témoignage convaincant ; or ils ont déjà l'unité dans le Christ ressuscité, ils l'ont aussi dans le commandement de l'amour qui a la liberté pour conséquence aussi bien que pour condition puisqu'il ne peut exister d'amour de façon contrainte, sans liberté.

La liberté au commencement de l'histoire et jusqu'à sa fin

En une tentative d'apologie destinée aux chrétiens déroutés, je commencerai par le rappel de l'évidence chrétienne, à savoir que **la liberté est une caractéristique fondamentale de la nature humaine**³. Nous sommes libres. C'est libres que nous avons été créés, c'est ce qui nous est dit dans les Écritures, c'est aussi ce que nous vivons.

L'homme, nous dit la Bible, a été créé « à l'image et à la ressemblance de Dieu » (Gn 1,27). Il est libre à l'image de Dieu, doué dès le premier instant de la faculté d'aimer Dieu, de se

³ Ce développement sur la liberté de l'homme et sa relation avec Dieu est inspiré, dans une large mesure, du texte d'Olivier Clément « Notes sur le Mal », in *Contacts*, n°31, 1960.

confier à lui et vivre en lui, lui ressembler jusqu'à devenir lui, mais libre aussi de se détourner de cette ressemblance, de se choisir un autre but que la réalisation de la ressemblance à laquelle il est promis.

Un des premiers actes posés par Adam et Ève a été de croire qu'affirmer cette liberté, c'était choisir de devenir comme Dieu, en tenant tête à Dieu, en arrachant comme un butin la ressemblance à Dieu que Dieu leur avait pourtant donnée dès le départ. Au paradis, le serpent a dit à Adam et Ève « Vous serez comme des dieux » et il ne disait rien de nouveau, c'était bien là l'avenir que Dieu avait proposé à l'homme. Mais le serpent introduisait une *possible discontinuité*, une brèche dans la confiance de l'homme envers Dieu. L'homme a choisi de laisser cette brèche se creuser. Il s'est, l'espace d'un instant – croyait-il – séparé de Dieu en lui désobéissant, pour – pensait-il – s'en rapprocher jusqu'à l'égaliser, par la ruse.

Cet instant de séparation a duré, puisque Adam et Ève ont persisté dans la dissimulation, le refus de se confier. On le voit dans ce dialogue où on peut dire qu'Adam invente la mauvaise foi et va jusqu'à accuser Dieu d'être responsable de la faute qu'il a commise : « Adam, où es-tu ? » ... « J'ai entendu ton pas dans le jardin, j'ai eu peur parce que je suis nu, et me suis caché »... puis, confronté à sa tentative de dissimulation, Adam répond : « C'est la femme que tu as mise auprès de moi qui m'a donné de l'arbre, et j'ai mangé » (Gn 3, 9-12)... Ils ont confirmé ce choix qu'ils avaient fait de se prendre eux-mêmes et leur propre jugement comme référence ultime.

Quelle est la conséquence de ce premier acte posé de Liberté ? C'est ainsi que l'absence de bien, le néant, en d'autres termes le mal est entré dans notre nature, qui n'avait été créée que bonne⁴.

Or depuis lors, nous réactualisons souvent le choix libre d'Adam. C'est le choix d'Adam que nous faisons à chaque fois qu'entre Dieu et nous-mêmes nous choisissons nous-mêmes, **nous préférons nous orienter vers notre propre volonté et non vers Dieu**. Et nous faisons quotidiennement ce choix. C'est ce qu'il importe de rappeler lorsqu'on parle d'Adam. On ne peut pas dire que nous portons injustement le poids d'une faute commise par un seul dans un passé que nul ne sait dater. Adam et son choix est l'archétype de nos choix et de nous-mêmes: combien de fois, tous les jours, ne préférons-nous pas nous-mêmes à Dieu ?

Mais la liberté reste la liberté : en nous permettant d'être libres, en nous créant libres, Dieu a couru le risque de nous voir nous écarter de lui, en nous créant à son image, il nous a aussi conservé la possibilité de revenir à lui. Abraham, puis Marie nous le montrent : Abraham en faisant le libre choix de suivre Dieu quand il l'a appelé aussi bien que quand il lui a été demandé de sacrifier son fils unique qu'il chérissait (Gn 22), Marie par sa réponse « Je suis la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole » (Lc 1,38). C'est leur libre consentement qui préside à l'incarnation du Seigneur.

La croix nous le démontre plus encore, car en elle se révèle le Christ, nouvel Adam.

Adam, par son choix, a fait entrer le néant dans notre nature. Il nous arrive souvent de confirmer ce choix d'Adam, par l'exercice de notre propre liberté. Mais le Christ, nouvel Adam, par sa venue parmi les hommes, nous a donné le moyen de faire le bon choix, il nous a

⁴ « Dieu a créé le corps, mais non la maladie, Dieu a fait l'âme, mais non le péché. L'âme se pervertit en se détournant de son but naturel », dit Basile le Grand, dans sa *IX^e Homélie* (PG 31, 329 A – 353 A), citée dans *Contacts*, n°135, 1986.

proposé de Le suivre et nous a même indiqué que cela restait possible de le suivre lui, à n'importe quel moment de notre existence, fut-ce, comme le larron, au moment de notre mort après une vie d'errance et de liberté mal employée.

En cela on peut même dire, avec Paul Evdokimov⁵, que nous sommes plus libres que Dieu lui-même. « L'homme peut dire non à Dieu. Dieu s'est engagé si profondément qu'il ne peut plus dire non à l'homme. L'homme peut abandonner Dieu, Dieu ne peut plus abandonner l'homme. L'homme est plus libre que Dieu ! Il peut choisir l'enfer, mais l'amour de Dieu ne l'abandonne même pas là. »

Si l'homme le veut et le choisit, il peut, en Christ, être libre totalement, libéré de toute oppression et de toute préoccupation. Il est libre des contraintes sociales et matérielles, car qui se préoccupe de ce qu'il mange, des vêtements qu'il porte, de sa position dans la société, si le centre de sa vie est Dieu, s'il voit tout dans la perspective de se rapprocher de Dieu en suivant le Christ ? Rien n'empêche un homme qui n'a ni toit ni famille de vivre près de Dieu, rien n'empêche un esclave d'être libre dans ses chaînes⁶.

Si l'homme ne désire que Dieu, il ne craint plus la mort⁷. Si l'homme se tourne vers Dieu à chaque instant de sa vie, il ne laisse plus en lui-même aucun espace vide aucune place au péché et donc l'abolit ; il finit par vaincre, à son tour, le néant. À la lumière de la résurrection et de la vie éternelle, il ne peut subsister aucune crainte, aucun ressentiment, aucun sentiment d'oppression. Ne s'agit-il pas là de la liberté que chacun recherche sans pouvoir, le plus souvent, être sûr de savoir en quoi elle consiste ? N'est-ce pas à cette liberté qu'aspire l'homme ?

S'il le veut, l'homme peut, dans tout ce qu'il fait et tout ce qu'il est, dans le mariage ou le célibat, dans son métier quel qu'il soit, dans son art éventuellement, se tourner vers Dieu tout entier. Il peut retrouver son état de relation permanente avec Dieu, en d'autres termes de prière permanente⁸. **Il peut se mettre avec Dieu, qu'il cherche à rejoindre à chaque seconde, en relation constante comme la respiration⁹, c'est ce qu'on appelle la prière du cœur ou la prière de Jésus.** Si nous le voulons, cela est à notre portée. Mais le voulons-nous ? Et surtout, le voulons-nous constamment ? Désirons-nous seulement cette constance ?

Notre façon à nous de confirmer notre liberté est de réitérer, plus souvent que nous ne pouvons même l'imaginer, le péché d'Adam. Il ne tiendrait qu'à nous de nous donner entièrement à Dieu, d'être des fous de Dieu, des saints, tout simplement. Nous sommes tous appelés à la sainteté, et une première étape vers cette sainteté serait que nous acceptions de

⁵ Paul Evdokimov, « Le problème de l'athéisme dans l'œuvre de Dostoïevski », in *Contacts*, n°83, 1973.

⁶ Cf. Mt 6,25-34.

⁷ Ignace d'Antioche en captivité, tellement libre qu'il se libère de la peur de mourir et désire être broyé par les dents des fauves, suppliant ses compagnons de ne rien tenter pour le sauver. Ignace d'Antioche, « Lettre aux Romains », IV, 1, in « Les Pères Apostoliques », Cerf, Paris, 1998, p.189.

⁸ « Priez sans cesse », nous dit saint Paul (1Th 5, 19) ; la tradition de l'Église – tant en Orient qu'en Occident – a montré que cette exhortation n'est pas une métaphore.

⁹ Un exemple d'une telle relation nous est donné dans « Les Récits d'un pèlerin russe », traduits par Jean Laloy, Seuil/Bacconnière. Voir aussi Kallistos Ware, « La puissance du nom », in Élisabeth Behr-Sigel, « Le lieu du cœur », Cerf, p. 123 sq.

tourner notre volonté vers cela. Mais il est rare que nous voulions bien orienter notre liberté dans cette direction. Nous posons ainsi nous-mêmes notre premier obstacle sur ce chemin.

Communautaire et relationnelle, la liberté est nécessairement aussi obéissance et confiance

Le seul commandement auquel les chrétiens sont appelés à se soumettre n'est réalisable que dans la liberté, il n'est pas une contrainte légale. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit : voilà le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable, tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Mt 22, 27-29). Voilà la Loi des chrétiens. Et c'est une Loi à laquelle on ne peut obéir qu'activement, et librement. On n'aime pas à contrecœur. Le commandement d'amour est un commandement de liberté ; personne ne peut aimer par contrainte.

Le commandement est clair et le moyen d'y parvenir nous est donné. Il nous est révélé dans les Écritures, il est illustré et mis en pratique dans les communautés chrétiennes, dans l'Église. Les Écritures, l'Église et la communauté des chrétiens nous aident à maintenir notre cap, celui de notre liberté.

Le Nouveau Testament nous donne des précisions sur le commandement principal, nous précise ce que veut dire aimer Dieu et les autres, nous indique aussi ce que cela ne veut pas dire. On nous précise bien¹⁰ qu'il ne s'agit pas de suivre une loi, car la Loi en soi, l'obéissance aveugle à une loi ne justifient pas.

Les communautés ecclésiales, fussent-elles paroissiales, familiales, monastiques ou tout autre communauté d'hommes, nous permettent d'exercer pleinement le commandement du Seigneur, car elles nous donnent à aimer notre prochain en nous donnant quelqu'un à aimer. Ces communautés nous permettent d'exercer notre liberté en relation, une liberté qui est non pas égoïstement individuelle, mais une liberté qui prend en compte toutes les personnes de notre entourage. **La liberté, d'ailleurs ne se place que dans une perspective de relation, que ce soit relation avec Dieu ou avec l'homme, on ne peut pas être libre si on est seul.**

Ce sont ces communautés qui nous donnent l'expérience d'un type de relation que nous sommes appelés à suivre, qui est celui de l'obéissance, ou conciliarité (obéissance mutuelle¹¹), en d'autres termes de la privation de la liberté dans l'amour. Il ne s'agit qu'en apparence d'une privation, puisque l'amour vient combler tous les manques. Les parents, en donnant naissance

¹⁰ Dans l'épître de saint Paul aux Romains, notamment.

¹¹ Nicolas Berdiaev décrit le principe de la conciliarité dans « Peut-on parler de liberté de pensée ou de liberté de conscience orthodoxes » (en russe), in *Pout'*, n°59, 1939, p. 46-54, ainsi que dans « Intrigues ecclésiales et liberté de conscience » (en russe), cf. : www.sfi.ru. Ainsi, dit-il, « toute autorité n'acquiert de réalité spirituelle que consécutivement à un acte de liberté : on choisit d'obéir ou de se soumettre ». Ou encore : « Accorder sa confiance à une autorité ne peut être que le résultat d'une illumination et une transfiguration intérieure de ma libre conscience, une libre communion avec Dieu. » Cependant, met-il en garde, « un concile ecclésial ne doit pas être idolâtré. Il n'y a dans l'Église ou dans la vie spirituelle aucune garantie extérieure, aucun critère positif ou juridique d'authenticité. Tout se joue dans l'expérience de la vie, l'expérience spirituelle. Le Saint-Esprit n'agit pas sur le même mode que les lois de la nature ou celles de la société. On ne peut pas établir d'analogie entre ces réalités. Si on le fait, on fait dévier l'Église vers quelque chose de trop semblable à une association ou organisation. »

à un enfant perdent certes un peu de leur liberté, mais est-ce en ces termes qu'ils perçoivent cet enfant ? Il faut aussi penser à Dieu, qui a choisi de renoncer à une partie de sa liberté en accordant à l'homme la liberté. Il l'a fait par amour pour l'homme, pour permettre à l'homme de l'aimer.

Ainsi, au moment où il le choisit, l'homme a la liberté de se tourner vers Dieu, et Dieu ne se détournera pas de lui. De plus les chrétiens en tous cas (on ne sait pas ce qu'il en est des autres et on se gardera de les juger¹²) savent de quelle façon il faut s'y prendre pour se tourner vers Dieu. Il s'agit d'aimer Dieu et son prochain, ce qui ne peut être fait que dans la liberté. Ils connaissent aussi les moyens de l'accomplir : le Nouveau Testament est très clair sur la question.

Le comportement quotidien des chrétiens : un témoignage altéré de la liberté

Parvenus à ce stade, un constat s'impose, autant pour les observateurs extérieurs à l'Église que les chrétiens eux-mêmes : quelque chose ne va pas. Les chrétiens ne montrent pas de leur liberté l'image que l'on s'attendrait à voir au vu des fondements de leur foi. **Le témoignage de liberté des chrétiens est en défaut, nous ne donnons pas l'image de personnes libres.**

Longue est la liste des contre-témoignages que nous rendons quotidiennement. Cette liste est facile à établir dans bien des cas ; car nous sommes conscients de nos défauts. Je ne mentionnerai que quelques cas où les chrétiens renoncent à leur liberté personnelle et donc à leur relation personnelle et directe avec Dieu, pour se réfugier dans une situation qui peut, au premier abord, sembler plus confortable, où ils renoncent à leurs responsabilités au profit de personnes, de structures, de coutumes, de comportements réflexes.

C'est ainsi que, renonçant à se donner dans une relation directe avec Dieu, les chrétiens peuvent avoir tendance à se laisser guider puis dominer par une seule personne, généralement établie dans un ministère ordonné. **Le cléricisme est une situation où le prêtre devient la personne à qui on délègue les relations avec Dieu, au point que l'on oublie même que c'est de relations avec Dieu qu'il s'agit** : c'est avec le prêtre qu'on traite, c'est à lui qu'on obéit, ce sont ses volontés qu'on accomplit.

Autre facilité qui vient alléger notre tâche d'être libres, **l'adhésion à une morale toute faite**. On peut qualifier cette morale de chrétienne, on peut l'appuyer sur les citations de la Bible ou sur les prescriptions de personnes mieux placées que nous pour en décider. Cette morale peut, être fondée sur de sérieux arguments ; elle n'en reste pas moins une atteinte à la liberté propre de chaque homme, donc obstacle à sa relation directe avec Dieu, à son adhésion personnelle à la volonté de Dieu. L'avortement est une pratique difficile à défendre, on peut discuter de l'opportunité, pour les chrétiens, d'utiliser les moyens de contraception. Mais l'interdiction de l'une de ces pratiques n'est pas, en soi, plus profitable que les pratiques elles-mêmes¹³.

¹² Anastasios Yannoulatos (archevêque d'Albanie), *"Facing the World"*, *Orthodox Christian essays on global concerns*, SVS, New York, 2003.

¹³ Olivier Clément, « L'interruption volontaire de grossesse », in *SOP*, n° 42, novembre 1979.

La raison pour laquelle ces pratiques sont discutables est qu'elles peuvent altérer notre relation à Dieu. **Mais si nous nous abstenons d'actes aliénants, par obéissance docile et non intelligente, en d'autres termes par aliénation, nous portons de nouveau atteinte à notre relation avec Dieu.**

Le contre-témoignage dérivé du précédent est le jugement d'autrui. Il devient naturel, dans nos sociétés d'être tolérant envers autrui, mais cela semble parfois plus facile à des non-chrétiens qu'à des chrétiens. Il est vrai que dans des sociétés où de nombreux tabous moraux ont été levés, et où nombreux comportements considérés jadis comme répréhensibles deviennent non seulement moralement neutres, mais même parfois connotés positivement, il est tentant de s'insurger contre la facilité avec laquelle on légifère sur tel ou tel sujet extrêmement complexe et qui touche à des questions anthropologiques profondes. **Cela ne justifie pourtant pas des prises de position hostiles aux catégories de personnes concernées par les législations contestées.** Les nouvelles lois sur les unions homosexuelles et l'adoption d'enfants par les personnes homosexuelles peuvent étonner ou même choquer une bonne partie des chrétiens, cependant elles leur désignent aussi des personnes dont ils ne peuvent plus prétendre ignorer l'existence et qui, largement autant que d'autres, ont besoin d'amour et d'écoute attentive.

Autre façon que nous avons souvent de **témoigner de notre peu de liberté : notre attachement aux choses matérielles.** Il semble qu'en Europe occidentale tout du moins, les chrétiens fassent majoritairement partie des catégories aisées de la population. De nos carrières, salaires, réussite sociale et ceux de nos enfants, nous faisons des idoles. Nous nous trouvons assujettis à ces préoccupations dont nous savons pourtant bien qu'elles ne sont que vanité. Nous limitons notre liberté à la satisfaction de ces objectifs, et nous détournons du seul objectif qui en vaille la peine, notre relation avec Dieu. Il ne peut échapper à aucun observateur que les chrétiens, là encore, ne sont pas en accord avec l'enseignement qu'ils revendiquent.

Parmi les fausses idoles auxquelles s'assujettissent les chrétiens, certaines sont plus fréquemment observables chez les « orthodoxes » : il s'agit des coutumes et du folklore religieux, habitudes culturelles, langues de célébrations incompréhensibles mais anciennes, « historiques », et pour la conservation desquelles certains orthodoxes sont prêts à se lancer dans des combats oratoires, voire juridiques.

Enfin, une autre attitude est commune à tous les chrétiens, et probablement d'autant plus dommageable : **une sorte de corporatisme chrétien, une solidarité religieuse qui les conduit à s'engager de façon apparemment peu réfléchie sur des questions qui pourraient être discutées longuement et réglées d'une façon nuancée.** Que l'on songe à la vague de protestations chrétiennes à propos de l'absence de la mention des racines chrétiennes de l'Europe dans le projet de constitution de l'Union européenne : cette mention est-elle si importante dans la relation que nous essayons (et oublions souvent d'essayer) d'entretenir avec Dieu ? Qu'est ce qui importe : qu'il y ait, dans les sociétés des pays européens, une présence chrétienne qui féconde la vie de ces sociétés, ou que les traces historiques de cette présence faiblissante soient mentionnées dans le préambule d'un texte juridique ? D'autre part, est-il bien raisonnable que les chrétiens de France, comme un seul homme, par solidarité « corporatiste » inter-religieuse cette fois, prennent parti contre l'interdiction du port du voile islamique dans les écoles publiques ?

Globalement, **ce qui manque aux chrétiens, c'est l'inventivité, la souplesse et la créativité par rapport aux habitudes et aux réflexes acquis**, la capacité de remettre en question, au fil des rencontres avec des personnes vivantes et des relations avec ces personnes, toutes les habitudes acquises, fussent-elles profondément ancrées. Notre manque d'inventivité s'explique sans doute par un manque d'imagination, un désir insuffisant de se mettre à la place d'autrui, de voir le monde par ses yeux. Ce qui manque aux chrétiens, c'est l'amour. Dans les cas de figures où il faut choisir, décider de quelque chose, juger ou ne pas juger, avancer une proposition ou une opinion, nous perdons de vue les personnes concrètes, les frères et sœurs, enfants du Seigneur, qui sont concernés par nos prises de position. **En premier lieu nous voyons des principes généraux et leur possible application, hors du cadre très concret d'une relation avec une ou des personnes.**

La liberté est une composante fondamentale de la foi chrétienne, l'exercice imparfait de cette liberté en est un défaut évitable mais tenace

C'est là un des traits distinctifs du christianisme : **théorie magnifique mais pratique trop souvent décevante**. Cette caractéristique est en partie le signe de notre indignité. Elle est aussi la conséquence naturelle de notre liberté, de notre foi chrétienne, qui n'est pas une religion, qui n'est pas un système de prescriptions que les chrétiens sont appelés à suivre à la lettre.

J'ai peut-être outré le tableau de nos manquements, mais soyons sûrs que ceux qui se placent en observateurs extérieurs ne manqueront pas de nous faire le reproche du hiatus qu'il y a entre notre enseignement et notre pratique.

Nous connaissons nos faiblesses. Nous savons que nous ne sommes pas à la hauteur des promesses que nous nous faisons. De même nous savons que notre clergé est composé d'hommes – parfois de femmes – tout aussi faibles et pécheurs que nous. Nous savons que nous sommes constamment appelés à nous améliorer, à progresser dans la qualité de notre relation avec Dieu. Mais nous restons, en tout instant, libres de négliger cette relation avec Dieu et nous usons quotidiennement de cette liberté.

C'est en quelque sorte notre liberté qui nuit à notre témoignage, parce que nous ne savons pas l'expliquer. Il faut dire que notre comportement est pour le moins curieux et difficilement explicable. Il s'apparente au comportement de celui qui, connaissant le code de la route, brûlerait régulièrement les feux rouges ou roulerait sur l'autoroute en sens interdit. Rares sont ceux qui adoptent sur la route une conduite aussi dangereuse. Or ce que nous ne nous permettons pas avec le code de la route, combien de fois ne le faisons-nous pas avec le commandement de l'amour, combien de fois ne prenons-nous pas l'autoroute du salut en sens inverse ? Quand nous nous en rendons compte, nous ne sommes même pas toujours très contrits ; quand parfois nous sommes contrits, nous nous doutons bien que nous serons amenés à recommencer ! Il y a de quoi dérouter les observateurs. Il vaut mieux, pour pouvoir le prévenir, être conscients du sentiment de confusion que nous créons ainsi.

Ce que nous vivons est difficile à partager, notamment dans la mesure où il nous est difficile de prendre conscience de nos propres erreurs, difficile de les réparer, de les confesser, de les éviter. Il sera autrement difficile de les décrire et les admettre publiquement. Il est important aussi de bien expliquer que **cette attitude paradoxale ne s'apparente pas à de la**

paresse, à de l'auto-indulgence, au « Dieu pardonnera, c'est son métier » de Voltaire, ou à la théorie du salut universel qui nie la liberté de l'homme, puisque quoi qu'il fasse l'issue sera la même pour lui.

Pour comprendre les errements des chrétiens et leur espoir persistant, les contre-témoignages si fréquents dont ils sont les acteurs, nous en revenons à la même explication : la liberté fondatrice de l'homme voulue par Dieu. L'homme est libre de vouloir ce qui est bon pour lui aussi bien que ce qui n'est pas bon. Le Christ a donné aux hommes une idée assez claire de ce qui est bon pour l'homme, mais le chrétien reste libre de préférer ce qui n'est pas bon.

Autre malentendu à dissiper, celui de la certitude des chrétiens. Il pourrait être utile de clarifier ce qui fait partie des certitudes des chrétiens ; on en prête aux chrétiens beaucoup plus qu'ils n'en ont, les faisant passer non seulement pour des imbéciles, mais pour des imbéciles dangereux que leurs convictions poussent à attenter à la liberté de qui ne les partage pas.

Dans cette perspective **il serait utile que les chrétiens pensent à faire savoir de quoi sont faites leurs certitudes – il s'agit de certitudes de foi, non de certitudes scientifiques :**

- Nous savons et nous croyons que la création est bonne et que l'homme, qui fait partie de la création, a été créé bon. Il a été créé bon et libre.
- Nous croyons que Dieu n'a pas créé le mal, que le mal est une conséquence de l'usage que l'homme a fait et fait encore de sa liberté.
- Nous croyons que Dieu nous aime et nous donne la liberté de le lui rendre.
- L'amour de Dieu pour nous et l'amour que nous pouvons choisir de vivre est plus fort que nos vicissitudes et même plus fort que la mort.
- Nous croyons que le Christ est venu dans le monde pour nous entraîner à sa suite dans cet amour, nous croyons aussi qu'il vient pour entraîner à sa suite, chaque homme qui le voudra bien, en toute liberté.

Nos certitudes de foi s'arrêtent à peu près à ces quelques simples considérations. **Il peut être utile de formuler de cette simple façon nos certitudes à l'usage des personnes qui ne connaissent pas les chrétiens, aussi bien qu'à l'usage des chrétiens.** Le texte du Symbole de foi de Nicée Constantinople est trop complexe pour une explication préliminaire. Il fait office de garde-fou et s'adresse à des personnes qui ont adopté le christianisme, pour les aider à ne pas fausser leur relation avec Dieu par des interprétations de la foi chrétienne qui les priveraient de leur liberté. Le « Credo » aide les chrétiens qui réfléchissent à bien comprendre la nature de leur relation avec Dieu.

Outre les certitudes que les chrétiens ont, il peut être bon d'être conscients des certitudes qu'on leur prête et qu'ils n'ont pas.

On croit souvent que Dieu en qui croient les chrétiens est omnipotent et omniscient, qu'il connaît à l'avance le destin de l'homme, rendant impossible toute liberté. Or si l'on y réfléchit, c'est tout le contraire qui se passe. La toute-puissance de Dieu se limite à notre liberté. C'est ce que nous fait bien comprendre Olivier Clément dans ses « Notes sur le Mal » :

« En nous faisant libres, Dieu s'engage dans une authentique et dramatique histoire¹⁴. » Il s'engage dans une relation avec des hommes libres, il vit l'histoire de la même façon que nous ; pas plus que nous il n'en prévoit les événements, comme nous il est tributaire des actions et choix des hommes.

« Dans sa rencontre avec l'homme, Dieu ne sait pas ce que l'homme décidera parce qu'il ne veut pas le savoir, parce qu'il ne pourrait le savoir qu'en détruisant cette liberté humaine qu'il veut¹⁵. » Ainsi, « il n'y a pas de plan de Dieu pour nous, mais un projet divin avec une pédagogie divine, une économie du salut, en fonction des actions, libres et imprévisibles, de l'homme¹⁶. » De la même façon que Dieu a attendu la décision d'Adam, Abraham, Marie, il attend aussi la nôtre.

La plupart des malentendus graves portant sur des notions ou phénomènes centraux du christianisme, sont liés à la liberté. Le malentendu, justement, consiste à penser que la liberté est déniée aux chrétiens au nom de ces notions.

Le Mal, par exemple n'est pas un adversaire que Dieu se serait créé pour créer un enjeu pour l'homme, une façon de se poser en rival pour pouvoir sortir vainqueur d'une lutte qu'il aurait provoquée en la rendant possible. Le Mal aurait pu ne pas exister. Il existe par l'exercice de la liberté de l'homme. **Dieu ne supprime pas le mal car la liberté de l'homme est plus importante que tout.** C'est la liberté, et elle seule, qui peut permettre à l'homme l'adhésion au projet divin de Dieu, l'expérience de l'amour en Dieu envers Dieu et les hommes, et finalement la déification. Le mal n'est pas une puissance en soi. Il est l'absence de bien, la maladie¹⁷ du bien. C'est nous qui lui donnons une dynamique en le faisant vivre. **Adam n'a pas choisi entre le bien et le mal, mais entre Dieu et lui même** ; en cela il a permis à l'absence de Bien de se développer. par sa dynamique d'homme il a donné de la substance au Mal.

Ainsi, rien n'était mauvais dans le jardin d'Eden. Adam a perdu sa place au paradis non parce que le fruit était mauvais, mais parce que ce n'était pas le moment pour lui d'en manger, dans le cadre de la relation particulière et personnelle qu'il avait avec Dieu. Ce n'est pas le fruit qui lui a fait du mal, mais **le manque de confiance en Dieu qu'il a manifesté en en mangeant.**

Il faudrait en finir avec l'impression que le péché est une transgression, un crime, une déviance par rapport à une loi, une norme ou des règles. **Le péché n'est pas une notion juridique, et le christianisme n'est pas une religion de l'interdit. Le péché est exclusivement ce qui ne nous fait pas de bien, ce qui ne nous rapproche pas de Dieu.** « Tout m'est permis mais tout ne m'est pas profitable. » En ce sens, l'unique loi ne peut être que tout à fait personnelle, adaptée à chaque homme en particulier.

¹⁴ Olivier Clément, « Notes sur le Mal », cf. supra.

¹⁵ Olivier Clément, « Notes sur le Mal », id.

¹⁶ Olivier Clément, « Notes sur le Mal », id.

¹⁷ Basile le Grand, « Dieu n'est pas l'auteur du mal », extrait de la *IX^e Homélie* (PG 31, 329A-353A), in *Contacts*, n°135, 1986

La soumission n'est pas un subterfuge dicté par la volonté de puissance. Elle est ce que notre Dieu a appliqué à lui-même par son abaissement, sa kénose, en devenant homme mortel. Il y a une forme de soumission prêchée par l'Évangile, et qui ne se veut pas « l'opium du peuple ». Le Christ lave les pieds de ses disciples, il est crucifié sur la croix. Lui si grand, lui fils de Dieu, c'est lui qui s'abaisse au plus bas. De la même façon l'Évangile nous dit que « les premiers seront les derniers ». **La soumission n'est pas une privation de liberté, c'est un don consenti dans l'amour.** Les Béatitudes, qui viennent dessiner l'image d'un homme en tous points petit et humble dans la société, nous donnent surtout à voir un homme libéré de toutes les contraintes de la société, toutes les contraintes de la terre. Or peut-on appeler servile un homme qui ne craint rien, ni violence, ni soumission, ni même les menaces de mort ? Pour renoncer ainsi au désir de sa sécurité et de son bien-être, il faut une force peu commune, et les paroles sont impuissantes à en rendre témoignage : seule l'expérience peut en rendre compte. C'est pour cela notamment que les vies de saints nous aident.

Le christianisme est ainsi plein de paradoxes, d'apparentes contradictions, dont la dialectique de la soumission avec la liberté est l'un des plus étonnants. Ces contradictions, en effet, sont le fruit de la liberté de l'homme. Le moindre de ces paradoxes n'est pas l'Incarnation du Christ, qui est au fondement de la foi chrétienne. « La vraie toute-puissance de Dieu, c'est de vouloir que l'homme soit capable de mettre en échec sa toute-puissance, comme finalement sa vraie toute-puissance sera de se laisser assassiner pour offrir, même aux assassins, la résurrection. »

Pour transmettre ce paradoxe, quel langage peut-on adopter ?

La question est délicate. **Le Seigneur**, en tout cas, pour nous donner la bonne nouvelle **s'est incarné. Il est venu en personne. Des paroles n'auraient pas suffi.** L'expérience de ce paradoxe est primordiale, elle seule peut aider à en faire comprendre la raisonnable folie. Cette expérience, les chrétiens l'ont faite, et la font. Comment ne pas chercher à la transmettre ?

On retombe là sur la question de départ : notre liberté, celle que nous avons de diriger notre volonté dans une direction ou une autre. **Ce que nous voulons partager, c'est l'expérience de la foi**, ce désir que nous avons d'orienter notre liberté vers Dieu. **Or Adam, en se séparant de Dieu et en s'orientant vers lui-même, a fait l'expérience de l'athéisme.** Nous-mêmes répétons souvent cela, cet athéisme d'un instant. Nous essayons de travailler à ce que ces instants d'athéisme, ces instants où nous ne sommes pas orientés vers Dieu soient aussi rares que possible. Mais nous ne pouvons pas, pas plus que Dieu ne le peut, contraindre qui que ce soit à aimer Dieu, à exercer sa volonté dans la direction de Dieu.

Le témoignage, l'amour entre les personnes, plus que la parole et bien avant la parole, est ce qui pourra donner la confiance nécessaire pour s'engager dans la voie de l'amour de Dieu. Ce témoignage, probablement, doit être établi sur la durée. Il doit être un témoignage de liberté manifeste, vivante, créative et vraie. Une liberté non entachée par les habitudes et les idées reçues.

C'est le témoignage d'une relation personnelle, aussi personnelle que lorsque nous nous plaçons en relation les uns avec les autres et avec Dieu, et lorsque Dieu est en relation avec nous. **Il nous reste à élaborer une parole créative, à éviter de répéter des formules dépourvues de sens et qui deviennent de la langue de bois chrétienne, nous adapter à**

notre époque sans la craindre, l'adaptation étant le fruit de la liberté. Il est peut-être être illusoire de vouloir dès le début révéler le mystère tout entier. Il faut « donner du lait à ceux qui ne peuvent manger de la nourriture solide » (1Co 3,2), savoir saisir, dans la vie du monde, l'expérience utile et que l'on peut valoriser pour faire comprendre l'essentiel, mais avant tout et surtout, notre devoir est de rester orientés vers autrui, chercher à partager cette liberté du Christ. C'est ce qui nous permettra, en dernier ressort, à mieux nous orienter nous-mêmes.

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Serge TCHÉKAN

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France + DOM	36,00 €	69,00 €
Europe + TOM	41,00 €	86,00 €
Autres pays	48,00 €	98,00 €

Commission paritaire : 1106 G 80948
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
